

Un bocage, un ruisseau, voilà notre monde : nous y voyagerons au milieu des petits peuples qui l'habitent. Tantôt nous arrêtons dans une cité magnifique, et contemplant les arts que chacun y professe; tantôt nous reposant sous un ombrage pour y étudier les mœurs de l'insecte solitaire, nous verrons les ruses, les embûches que les faibles opposent à l'ennemi, tandis qu'armés de cuirasses, de lances, d'épieux, les plus hardis marchent fièrement à la conquête d'un fêtu ou d'un grain de poussière.

Voyez-vous ce feuillage épais où des millions d'atomes animés voltigent, sautent, rampent, bourdonnent ? C'est là que nous allons porter nos pas. Chaque insecte y trouve une habitation; chaque insecte y jouit de son petit héritage, cherche sa proie, ou butine au milieu des fleurs. Celui-ci ne possède qu'une noisette; mais elle suffit à ses besoins: il y trouve, comme le rat de La Fontaine, le *verre et le comble*. Celui-là choisit une poire, un raisin, une feuille, y dépose sa famille et la laisse environnée de biens. Il y en a qui se rattachent de soie, d'autres qui, ainsi que l'homme, arrivent nus à la vie, et savent se filer un habit. (*La teigne*). Quelques-uns se bâtissent de véritables cabanes, creusent des souterrains, ou élèvent des palais dont les fleurs fournissent les matériaux. Pendant qu'ils s'environnent de tant de magnificence, la bruche, plus modeste, pond un œuf dans une fleur de pois. Bientôt le fruit se forme et grossit avec l'animal qu'il renferme: mais par une prévoyance toute divine, le jeune insecte ainsi logé ne ronger point le germe de la plante: il se change en nymphe, se pare de deux ailes diaphanes, creuse une porte circulaire, et s'envole au printemps suivant tandis que le pois qui lui servait de cellule tombe dans la terre, y germe, et lui présente une fleur où il dépose ses œufs, et qui devient le berceau de sa famille.

Ainsi les insectes s'emparent des moissons, rongent les feuillages, butinent dans les fruits, et recueillent jusqu'au suc des fleurs. En vain l'homme s'avance et dit, dans son orgueil, que tout est fait pour lui. O roi de la nature, jette un regard autour de toi ! Un ver te dispute ces fruits, ces fleurs et ces feuillages; un ver t'en ravit la possession, et cette puissance qui t'élève au-dessus de tout ne peut t'empêcher de les partager avec lui !

Pendant que ces insectes vivent tranquillement au sein de l'abondance, je vois une chenille occupée du soin de son établissement. La voici qui découpe sur une feuille la pièce qui doit former sa demeure; elle se garde bien de la détacher en entier; il faut que cette pièce ait une base qui la soutienne. A mesure que l'insecte la découpe, il la roule, lui donne une forme conique, la fixe avec des câbles de soie, et bientôt il se sait maître d'une habitation agréable qui a la forme d'une tente ou d'un cône renversé. Souvent, au milieu de ce singulier hermitage, on distingue une coque suspendue comme un globe à l'extrémité d'un fil. C'est là que doit s'enfermer l'animal industriel; c'est de là qu'il doit s'échapper un jour, richement vêtu et paré de deux ailes brillantes. La porte de ce tombeau ne s'ouvrira que pour le conduire à une nouvelle vie. Mais de quelle prévoyance admirable il est l'objet ! Tandis qu'il repose dans la tombe qu'il s'est élevée, la nature attentive fait germer la fleur qui doit le nourrir. Le sein parfumé de cette fleur s'ouvrira à l'heure même où, armé d'une trompe merveilleuse, l'insecte pourra y puiser ce suc délicieux que tout l'art de l'homme ne saurait en extraire.

On a beaucoup parlé des fourmis, des abeilles et de leurs gouvernements. Les sages n'ont point dédaigné d'y chercher des leçons; les savants et les poètes en ont fait des peintures délicieuses, et la gloire de ces peuples charmants a presque égalé la gloire de Sparte et d'Athènes. Voici des insectes non moins dignes d'attirer nos regards (*les chenilles processionnaires*). Un arbre est leur univers, une feuille renferme tous leurs petits états. Chaque insecte y vit en famille, s'y repose sous des tentes de soie, et, comme les rois de l'Asie, se promène sur des tapis de pourpre brodés d'or et d'argent. Ces chenilles unies par le même amour de société, inspirées par le même instinct, filent comme de concert une multitude de tentes qui se communiquent les unes aux autres par des entrées ménagées à dessein. Voilà donc une charmante caravane campée au milieu de la verdure, où chaque individu songe au bonheur général, et où règne l'ordre le plus admirable. La famille veut-elle aller à la promenade, un ruban d'or et de pourpre est aussitôt tendu au milieu de la feuillée, et sur ce riche tapis elle fait des excursions lointaines sans crainte de s'égarer. C'est au lever de l'aurore, lorsque le premier rayon vient éclairer leurs demeures, qu'on les voit sortir en foule, marcher sur une même ligne, et s'éloigner de la cité en suivant la route tracée par leur chef. L'heure de la promenade écoulée, rien n'est plus joli que de les voir rentrer chacune dans leur petit ménage, travailler à embellir la ville en y ajoutant de nouvelles soies, et se reposer de leurs travaux sous leurs tentes, comme des Arabes dans le désert.

Mais, parmi ces charmantes demeures, j'aperçois un palais magnifique; une galerie souterraine y conduit. Tout est sombre dans cette avenue; tout est riche, éblouissant dans la partie habitée. Une étoffe couleur de feu est tendue sur les murs; l'art le plus exquis semble en avoir formé le tissu et préparé les

nuances. Quel est l'heureux possesseur de tant de richesses ? Un faible insecte à qui la nature a refusé l'art de filer le tirsu que vous admirez; une abeille solitaire qui ne sait pas mettre en œuvre la cire que lui présentent les fleurs (*L'abeille tapissière*). Voyez autour de son palais cette multitude de coquillecots dont les bords sont légèrement échancrés; c'est là que notre industrieuse ouvrière va découper la tenture dont son palais est décoré. Elle l'applique sur les murs avec une adresse surprenante, remplit de provisions toute l'étendue de son logement, et lègue le tout à sa petite famille.

Tels sont quelques-uns des tableaux que présente l'industrie des insectes. Mais combien ils intéresseraient davantage, s'ils étaient animés par le spectacle de leurs ruses, de leurs combats et de leurs amours ! N'est-ce pas une chose digne de remarque que l'adresse et l'instinct des plus grands animaux soient au moins égaux par l'adresse et l'instinct de ces êtres imperceptibles ? La chenille qui, dans son berceau de soie suspendu à un fil, se laisse aller au gré du zéphyr, est-elle moins industrieuse que la mésange qui attache son nid au-dessus d'un ruisseau, et s'y balance légèrement ? Les hexagones réguliers de l'abeille ne décèlent-ils pas un géomètre aussi habile que la digue inclinée du castor ? Qu'y a-t-il de beau et de parfait que la nature ne puisse nous découvrir dans un insecte ? Quelle voix dans un faible bourdon qui sonne la charge et la victoire ! quelle force dans un petit ver qui perce un chêne superbe ! quelle variété dans les moyens d'attaque et de défense qu'ils emploient tour-à-tour ! Les podures détendent un ressort qu'elles ont sous le ventre, et s'élançant à de grandes distances; le carabe fait entendre une légère détonation, s'enveloppe d'une fumée bleue et s'échappe à sa faveur, tandis que les larves de la libellule, abandonnés au milieu des flots, se meuvent en chassant l'eau de leurs corps comme une pompe refoulante. Ailleurs la chenille du fenouil, armée d'une corne fourchue, épouvante son ennemi. Plusieurs insectes jettent un câble du haut d'un arbre, et se laissent glisser jusqu'au bas. Quelques-uns ressemblent à des morceaux de bois mort, et s'attachent à un tronç d'arbre, dont ils paraissent faire partie (*la phalène soufrière*). Les buprestes, que la nature a revêtus d'une cuirasse si magnifique, qu'ils en ont pris le nom de *richards*, se laissent tomber dans les broussailles, où ils échappent à tous les yeux, tandis que les cérambyx et les cicindèles exhalent un parfum plus doux que celui de la rose, et, par ce moyen singulier, repoussent leurs ennemis qui ne peuvent les supporter.

La couleur d'un grand nombre d'insectes est leur unique sauve-garde. La chenille du nerprun, par exemple, est aussi verte que le nerprun lui-même; celle du sureau ressemble au bois de cet arbuste : lorsque le temps de la mue est arrivé, un instinct inexplicable la force à quitter le feuillage, où sa couleur la décèle, et à se retirer le long des branches, où elle reste confondue avec l'écorce. Je ferai observer ici une loi bien singulière de la Providence, c'est qu'en donnant aux insectes des moyens si variés de conservation, elle n'a point entièrement abandonné les végétaux à leurs dents terribles. Chaque insecte a été borné à un petit nombre de plantes, et ne se plaît guère que sur le végétal où il prit naissance. Il en est un grand nombre qui périeraient plutôt que d'en attaquer un autre. La nature semble même s'attacher à protéger ce qu'elle destine à l'usage de l'homme. Le pommier n'a que deux ou trois espèces de chenilles; le chêne en a deux cents. Ainsi, par une balance exacte, elle conserve tout; et, au sein même des déprédations, elle établit un ordre qui décèle sa puissance et sa volonté.

Il est des insectes qui se rassemblent en société, et forment des républiques ou des royaumes souvent plus sages que les nôtres. Leurs actions, leurs travaux, leurs voyages n'ont qu'un but : ils vivent pour la nation. Sparte n'inspirait pas plus d'amour à ses héros qu'une motte de terre n'en inspire aux fourmis qui l'habitent. Chacun travaille au bien de tous : les ouvriers bâtissent, les architectes les guident, les soldats veillent à la sûreté de la ville; et lorsque, par un de ces événements inouïs que la même génération ne voit pas deux fois, une révolution vient troubler ces petits gouvernements, les plus mutins sont bientôt forcés d'abandonner la république, et, se mettant à la tête d'une colonie, ils vont fonder une nouvelle cité à quelques pas de la première.

Cependant les insectes qui vivent isolés ne sont pas moins intéressants que ces charmantes peuplades. Combien d'industrie ne faut-il pas à ces petits solitaires pour chercher leur proie, bâtir une retraite, tendre des filets, creuser des fossés, connaître leurs ennemis, les attaquer ou les faire tomber dans des pièges ! ils n'ont point une foule de compagnons pour les aider et les servir; ils n'ont pas d'armée qu'ils puissent appeler à leurs secours, et des chefs qui les instruisent et les guident. Ils tirent tout de leur propre industrie; ou plutôt leur adresse, leurs ruses, leurs armes, sont des dons de la nature, qui, dans les spectacles intéressants qu'offrent ces atomes animés, veut nous donner une preuve frappante de sa puissance.

Dans le nombre infini des insectes solitaires, on doit distinguer les araignées, tant à cause de leur adresse surprenante qu'à cause de la

variété des ruses qu'elles emploient. Toutes n'attendent pas au milieu de leur toile l'insecte qui vient s'y jeter. Il en est qui ne tendent point de filets, mais qui sont doués d'une telle rapidité, que d'un bond elles saisissent leur proie; d'autres se cachent sous une feuille, d'où, semblables à des brigands, elles s'élançant sur l'insecte voyageur, et l'égorgeant impitoyablement. Le faucheur n'a point de filets, mais ses longues pattes sont pour lui ce que sont pour les araignées les fils de leurs toiles : il les étend d'une manière circulaire, s'en fait un rempart; et, si un animal vient à les toucher, il se relève aussitôt sur ses pattes qui forment autant d'arcades, sous lesquelles son ennemi passe sans pouvoir l'atteindre.

Voyez-vous cette araignée posée à la cime d'un mobile rameau ? Un ruisseau coule à ses pieds; de l'autre côté est un arbre; elle veut y attacher sa toile; comment va-t-elle franchir les flots qui l'en séparent ? La voici occupée à filer un brin de soie qu'elle enlève d'une liqueur gluante; déjà ce petit ruban voltige dans les airs : un vent léger le balance et le porte à l'autre rive, où il s'attache à une branche fleurie. De temps en temps l'ingénieuse ouvrière le tire à elle; et dès qu'elle sent un peu de résistance, elle se hasarde sur ce pont léger, et traverse enfin le ruisseau en ajoutant un nouveau fil au premier. Ainsi elle fait servir le mouvement de l'air à son industrie. Bientôt établie solidement sur les flots, elle se forme, à l'une des extrémités du pont, une jolie habitation entre deux feuilles qu'elle réunit avec adresse; et c'est dans cet humble hermitage, auprès de ces filets que l'air agite doucement, au bruit des eaux qui coulent au-dessous de sa retraite, qu'elle passe sa vie à guetter sa proie, prête à courir de l'une à l'autre rive ou à s'enfoncer dans l'épaisseur du feuillage.

Peut-être pensez-vous que la nature la place dans ces lieux sans dessein, sans but déterminé. Ah ! jugez mieux de sa bienfaisante prévoyance. Cette araignée est une sentinelle vigilante qu'elle pose auprès de vos fruits pour en interdire l'approche aux insectes destructeurs; elle tend ses filets autour des raisins, des pêches, des oranges, dévore les petits larrons qu'elle y surprend, et fait du bien aux hommes sans se douter qu'elle n'est que l'instrument de la nature.

MARTIN.

(A continuer)

Les économistes ont défini la richesse : du travail accumulé. La formation de larges entreprises est donc dans un pays, la preuve que le travail des années précédentes a été fructueux, puisque le capital oisif, résultat de l'épargne, s'est réuni dans la création d'une vaste entreprise, où son concours était indispensable. C'est à ce travail accumulé, à cette richesse, que la *Standard*, Compagnie d'assurance contre l'incendie, dont les bureaux sont, 13 Place d'Armes à Montréal, doit sa naissance, et c'est une gloire du Canada d'utiliser ainsi le surplus de son épargne.

POESIE

L'IDÉAL

Idéal, coupe immense où l'univers peut boire Sans se déshabiller et sans trouver le fond, Fantôme radieux qui vient, dans la nuit noire, Toucher de ton doigt blanc tous les rêveurs au front, C'est toi, seul, ici-bas, qui mets encore des ailes A la pensée humaine, à notre cœur si vieux, Pour les porter, au sein des beautés éternelles, Se consoler du monde en parcourant les cieux !

Le voyageur perdu dans le désert aride Interroge, effrayé, cet horizon ouvert; Il n'aperçoit partout que l'immensité vide Le désert, le désert et toujours le désert ! Alors, anéanti, n'ayant plus d'espérance, Il s'étend sur le sable en attendant sa fin. Et demande à la mort d'abréger sa souffrance; Miracle ! Le voilà qui se dresse soudain; Il l'a vue, il la voit ! la belle oasis fraîche, Berçant ses palmiers verts sous les baisers du vent; Enfin, il va pouvoir mouiller sa gorge sèche Et dans un flot glacé baigner son front brûlant !

Ce moribond renaît et sa face rayonne Angoisses et périls se sont évanouis Dans le profond bonheur que cet espoir lui donne Il presse de ses mains ses deux yeux éblouis ! La belle oasis verte, hélas ! n'est qu'un mirage; Il ne doit retrouver, en arrivant là-bas Que la réalité, désolante et sauvage : — O vous, qui le savez, ne le lui dites pas ! Gardez-là pour vous seuls la morne expérience Que vous avez d'hier et que j'aurai demain. Aujourd'hui m'appartient, laissez-moi l'espérance, L'espérance d'un jour — tout le bonheur humain ! — K.

Les Pastilles du Dr. Nelaton, contre le Rhume, maladies de bronches, maux de Gorge et Consomption, produisent toujours l'effet désiré. — Lafond et cie. 25 cents la boîte.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes c'est une âme humaine. » — The one thing worth showing to mankind is a human soul. (BROWNING.)

XLIII

(Suite)

Aussi, quelle que fût la tristesse de cette heure, quelle que fût la désolation avec laquelle je regardais au loin, sur la hauteur, le couvent où Stella était demeurée près de ma sœur et où je venais de les quitter avec tant de larmes; quelles que fussent, en un mot, les impressions de toute nature qui se réunissaient pour m'accabler, il me semblait, en dépit d'elles, vivre dans une vérité plus haute et dans une liberté plus grande que lorsque, pour la première fois, environnée de mes illusions et de mes espérances mensongères, j'avais traversé ce gouffre dans tout l'enivrement de mon rayonnant bonheur !

Ces pensées et bien d'autres me traversaient l'esprit, tandis que le bateau traçait rapidement son sillon sur la mer limpide, et que peu à peu le dernier contour des côtes d'Italie devenait plus indistinct et disparaissait enfin à mes yeux pour toujours. La nuit vint, les étoiles se levèrent, l'heure s'avança, mais je demeurai à la place où j'étais sans pouvoir me résoudre à la quitter.

Cette solitude en mer, la plus profonde de toutes, parle à l'âme un langage qui n'appartient qu'à elle seule. Je l'écoutais avec l'attention la plus recueillie, bénissant Dieu de m'avoir appris à y reconnaître sa voix et cherchant à y écouter qu'elle, pendant cette tiède d'immobilité et de repos qui séparait la phase achevée de ma vie, de celle qui allait commencer dans des conditions obscures et nouvelles.

Je ne m'arrêtai point à Marseille, car j'étais impatient d'arriver. Et cependant, malgré l'appel auquel j'obéissais en ce moment, je n'étais point sans inquiétude sur l'accueil que je recevrais. Je connaissais la mobilité des impressions de Lorenzo, et la lettre que j'avais reçue de lui ne m'était point un sûr garant de la disposition dans laquelle je me trouverais. En effet, lorsqu'en arrivant je l'aperçus à la gare, je ne sus d'abord qu'en penser. Il était pâle, agité et sombre, et il dissimulait avec peine une souffrance que ses traits exprimaient beaucoup plus clairement, que la joie de me revoir. Je sentis trembler le bras sur lequel je m'appuyai, et je gardais moi-même le silence, interdite et troublée.

Il me fit traverser rapidement la foule, me plaça dans une voiture, y fit monter Ottavia près de moi, puis il ferma la portière, d'un air contraint, en me disant qu'il allait me précéder.

Je fus d'abord étonnée de me trouver ainsi de nouveau séparée de lui lorsqu'à peine je l'avais revu. Mais, à son embarquement, à la pénible confusion que trahissait son regard, je crus deviner ce qui se passait en lui, et j'en fus émue. Pauvre Lorenzo ! ce n'était point en effet ainsi qu'il avait amené naguère sous son toit sa jeune épouse ! Ce n'était point là le sort qu'il s'était plu à lui dépeindre et à lui promettre d'avance. Ce moment était le premier, ou l'immense changement de fortune qu'il avait subi allait apparaître aux yeux de la femme qu'il avait outragée, et de laquelle il n'osait plus entendre ce sentiment qui suffit à tout et rend tous les sacrifices légers. Dans ce moment il n'était pas surprenant, peut-être, qu'il regretât de m'avoir appelée près de lui !

Après un long trajet, nous parvîmes enfin au bout d'une rue située à l'extrémité du faubourg Saint-Germain. Là, nous entrâmes dans une petite cour, et la voiture s'arrêta devant une porte de très-modeste apparence.

La maison à laquelle elle donnait accès, extérieurement revêtue de plantes grimpances qui dissimulaient la teinte rougeâtre de ses murs, avait toutefois un aspect pittoresque qui n'appartient guère, à Paris, à aucune demeure, grande ou petite. L'œil d'artiste de Lorenzo avait su la découvrir, et il avait tout aussi bien su en diriger l'arrangement intérieur. Aussi, lorsqu'il me fit entrer dans un salon, donnant sur un petit parterre tout rempli de fleurs, et au delà duquel on apercevait les grands arbres d'un jardin adjacent, en sorte qu'au milieu de Paris on pouvait se croire dans une solitude champêtre; lorsqu'il me fit parcourir en entier ce rez-de-chaussée où tout était simple et rien n'était vulgaire, où partout je trouvais à la fois la trace de son goût et celle de sa sollicitude pour moi; lorsque surtout je vis, dans son cabinet de travail et dans son atelier, tous